

Échos de la presse

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **45 (1916)**

Heft 18

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Depuis plus de deux ans, s'étalent ces horreurs,
Sans qu'on puisse prévoir quand en viendra le terme.
L'angoisse nous étreint, monte au cœur du plus ferme
Quand finira la guerre et toutes ses fureurs ?

Tandis que tout le monde à côté de nous pleure,
Nous jouissons encor du bonheur de la paix ;
L'Eternel, sa bonté soit bénie à jamais,
Nous donne notre pain, un toit, une demeure.

Nous avons beaucoup fait pour les pauvres blessés,
Recueilli de bon cœur des misères cruelles,
Toutes grandes ouvert des âmes fraternelles,
Et donné largement, mais ce n'est point assez.

Il nous manque une chose : Un changement de vie,
Et surtout, dans nos mœurs, plus de simplicité ;
De nos fêtes sans fin la bruyante gaité
Quand gronde le canon sonne un glas d'ironie.

A la voix de l'orgueil qui nous perd sans retour,
Epargnés par l'orage, imposons le silence ;
Si Dieu nous a gardés, par notre obéissance
Et nos renoncements, montrons-Lui notre amour.

Tant de sang répandu, tant de larmes amères
Devraient nous avertir que les plaisirs mondains
Ne sont plus de saison. Joignons plutôt les mains
Pour demander à Dieu de consoler les mères.

Faisons tous nos efforts pour que notre pays,
A l'abri de la guerre et de tant de souffrance,
Soit toujours un refuge, une île d'espérance,
Où s'aiment dans la paix des enfants bien unis.

Et pour qu'en Suisse on compte encor des jours prospères,
Restons un peuple libre, indépendant, pieux ;
Dieu veillera sur nous comme sur nos aïeux,
Et nous bénira comme Il a béni nos pères.

Septembre 1916.

A. D.



ÉCHOS DE LA PRESSE

Prodiges d'école primaire. — La France a l'instruction obligatoire depuis une trentaine d'années. Les résultats ? Qu'on lise cette chronique de M. Louis Latzarus dans le *Figaro* :

« Les jeunes garçons et les petites filles du cinquième arrondissement qui briguaient le certificat d'études primaires durent, selon l'usage, rédiger un petit « devoir français ». Je viens de parcourir quelques-unes des feuilles encore fraîches où ils ont disserté. Et j'ai ri de tout mon

cœur. Les humoristes peuvent s'efforcer. Ils n'atteindront point cette puissance comique que les enfants du cinquième arrondissement manient à leur gré. Tel est, du moins, mon avis.

Le « sujet », comme on dit, n'était pas très difficile. Le voici : « Paris a été assiégé plusieurs fois. Quand ? Racontez celui de ces sièges que vous connaîtrez le mieux. »

Un petit garçon entreprit de raconter le siège de Paris par les Normands. Il écrivit :

« Paris fut assiégé par les Normands. Sur les remparts, les hommes tiraient sans discontinuer des salves bien nourries. Les Normands tenaient bon ; ils ne tiraient pas beaucoup, ils savaient que quand les assiégés n'auraient plus de munitions, ils pourraient prendre la ville plus facilement... »

Mais ses petits camarades, mieux au fait de l'art de la guerre et de l'histoire des armes à feu, choisirent, pour la plupart, le siège de Paris par les Allemands, en 1870. Ils semblent avoir été fortement impressionnés par Gambetta montant en ballon.

L'un écrit :

« C'est en 1870 que la reine força son mari à déclarer la guerre en disant que s'il y avait pas de guerre, son fils ne règnera pas... C'est Gambetta qui s'enlève en ballon de Tours et descend aux Tuileries assiégé par les Allemands dont les Allemands brûlèrent les Tuileries... »

Et un autre :

« C'est dans ce siège que Gambetta monta en ballon pour aller porter une dépêche à Sedan, parce qu'il n'y avait plus ni de télégraphe ni de téléphone, les fils étant coupés. »

Mais quel est ce Gambetta qui montait en ballon quand il ne pouvait téléphoner ?

« Un grand patriote », déclare judicieusement un des candidats, lequel ajoute aussitôt en manière de preuve :

« Il avait pour devise : se soumettre ou se démettre.

« Un brave homme », dit un autre. Mais cet autre a trouvé la plus belle perle. C'est lui qui n'a pas hésité à écrire : « Cambronne signe le traité de Francfort !... »

Et il explique que Gambetta fut très ennuyé de l'initiative de Cambronne :

« Gambetta était un brave homme ; mais quand il vit ceci, il dit : ma tâche est terminée et je n'ai plus qu'à sortir, et il sortit. »

Voici enfin, pêle-mêle, quelques autres phrases :

« Bismarck, empereur d'Allemagne, ne pouvait pas souffrir la France qui était cernée de tous les côtés : d'un côté « venait » les Allemands et les Autrichiens ; la Russie venait nous cerner par le Sud... »

Napoléon III avait engagé la guerre à la légère, et comme nous n'étions pas « près », car notre armée était en Amérique...

En 1871, Alexandre II, roi de Macédoine, prit son épée et dit que cette guerre sera connue de tous les Français...

Le siège de Paris qui m'intéresse le plus est celui de la Bastille.

Pendant la guerre de 1870-1871, beaucoup de généraux s'illustrèrent, tel que Desaix qui sauva la France à Denain.

Les Allemands fusillèrent la plupart des habitants de Paris, « expor-

tait » les autres dans les colonies allemandes, noyèrent ceux qui restèrent et brûlèrent presque toutes les maisons.

Les Prussiens entrèrent dans Paris malgré que les portes étaient fermées. »

* * *

Les petites filles ne le cèdent en rien aux petits garçons pour l'étrangeté des connaissances et la capacité d'anachronisme. L'une affirme que « Paris fut défendu sous le bon roi Henri IV par le comte Eudes et l'évêque Gosselin ». Une autre, que « Paris fut assiégé pendant la conquête de l'Algérie » et que « sept généraux furent tués, parmi eux le comte Mgr Affre ». Une troisième déclare que « le général Gambetta organisa la victoire ; Faidherbe battit les Autrichiens à Bapaume ». Et elles ne s'entendent pas très bien sur le sens du mot Restauration :

Paris a été assiégé par les Bourbons ; ce siège se nomme la restauration. Il y eut deux restaurations, la première fut sous le règne de Louis XVIII : elle fut le principal événement de ce règne ; ce siège s'appelle les Cent-Jours.

On appelle restauration un ensemble de territoires où deux dynasties ont déjà régné. »

J'aime beaucoup le récit de la mort de Duguesclin :

« Paris fut assiégé par Duguesclin ; le siège dura quelque temps, du matin au soir on entend les fusils... Malheureusement, Duguesclin, manquant de manger et de boire, mourut. »

Aussi, petite fille, faudra-t-il tâcher d'être une bonne ménagère. Mais pourquoi Duguesclin n'a-t-il pas fait ce qu'une de vos compagnes nous rapporte des Parisiens en 1870 ?

« Pendant le siège de 1870, on mangeait des rats, des souris, des chats, des chiens, et quelques personnes même mangeaient leurs enfants. »

On ne devrait pas demander aux petites filles des histoires de guerre. Elles mêlent tout. En voici une qui affirme que Paris fut assiégé trois fois :

« Une première fois, sous les Normands qui furent vaincus ; une deuxième fois, par les Allemands en 1825, par les Anglais sous Charles VII. »

Au dernier moment, la petite fille en a trouvé une quatrième. Elle ajoute :

« Et par sainte Geneviève, patronne de Paris. »

Je ne citerai plus que deux phrases :

« Gambetta s'échappa de Paris en ballon captif. Avant la prise de la Bastille, on appelait la Bastille la colonne de Juillet. »

Ayant achevé, je me demande s'il faut plaindre les maîtres d'avoir de pareils élèves ou les élèves d'avoir de pareils maîtres. Je n'en sais rien. Mais quand je pense que ces divertissantes sottises représentent cinq années d'assiduité scolaire, je me rappelle que je n'ai pas une seule fois assisté aux séances de la Chambre sans entendre célébrer les bienfaits de l'instruction populaire, l'œuvre laïque et obligatoire, l'affranchissement des esprits, et mille autres fariboles. (*Figaro.*)

